

7 tatane 136 E.P.

Saint Biribi, taulier

Un rayon de soleil me taraude l'œil. L'assassin s'infiltré entre le volet et le mur, juste à l'endroit où s'articule le gond. Il arrose le sol d'un jet continu qui alimente et gonfle une nappe de clarté à l'aspect solide tant elle contraste avec la pénombre ambiante. La source lumineuse ne tarissant pas, le niveau monte rapidement, lèche le cadre du lit puis les draps mollement abandonnés, tant maltraités durant la nuit. Elle atteint irrémédiablement le rebord de la couche. Je me pelotonne sous l'oreiller mais la marée galopante s'infiltré et m'aveugle, se moquant parfaitement de mes efforts. Je proteste. Le blasphème rageur issu de ma gorge malade se transforme aussitôt en râle inintelligible.

Contraint à l'éveil, j'entreprends un lent rétablissement vertical autour du pivot de mon fondement. Au terme de l'effort, mes jambes d'une blancheur insoutenable barbotent dans un bain de soleil. La chambre tout entière palpité désormais d'un feu ardent. Yeux mi-clos, je palpe l'absence de Jérôme. Saleté de volet !

Mal gré, je traîne les pieds jusque dans la salle de bain où, procédant à mes ablutions quotidiennes et puissamment aidé par le souvenir torride de ma nuit, je m'égayé rapidement. Je ne saurais prétendre si, à mon intention, Jérôme décupla ses ardeurs ou si c'est là son tempérament naturel... bon Dieu, quelle fournaise ! Je m'habille en vitesse, remets un peu d'ordre sur le lit... Lorsque j'ouvre la porte, une voix tonitruante m'accueille :

— Ah, le voilà !

La cuisine est la pièce principale. Spacieuse, elle sert de lieu de vie. On s'y repose, on y travaille, on y reçoit, on y cause, on y mange, on y boit, on y rit... Il y a la cuisine et les chambres. C'est assez ! Le reste : entrée, salon, salle à manger, burlingue, bibliothèque et tout le bazar, ça n'existe pas. A la campagne, foin du superflu.

Je débarque donc dans la cuisine où Azor gueuletonne. Royal, il affronte un jambon colossal, des saucissons en ordre de bataille, des mètres de boudin, une rafale de pâtés, une pyramide de viandes froides, une meule de fromage, un mur de confitures, sans oublier le pain, le vin... et Jérôme au fourneau qui poêle encore une omelette !

— Alors, cousin, bien dormi ?

Je crois rêver. À quinze ans, l'animal grignotait une biscotte dans son bol de café, et baste... pour garder la ligne.

— Tu as l'air de quelqu'un qui n'a pas dormi son comptant...

Jérôme rit, de son rire clair et cristallin. L'omelette est prête, elle la transfère dans l'assiette de Azor. Une douzaine d'œufs, pas moins.

— Viens t'asseoir, me commande-t-elle. Que manges-tu ?

Rien, signifié-je de la main. Mon estomac ne résisterait probablement pas à telle démesure.

— Tu n'as pas faim ! s'étonne Azor.

Non, affirmé-je.

— Vraiment ? insiste Jéromine.

J'opine encore en me servant un sobre café sans sucre, sous le regard horrifié de mon cousin qui n'en ingurgite pas moins son omelette épaisse comme les œuvres pourtant inachevées de Julien Torma.

— Mon vieux, dit-il, si tu te donnes autant d'exercice la nuit et que tu manges si peu le jour, on ne tardera pas à te voir les os à travers !

Je rougis en tournant mon regard vers Jéromine qui ignore l'allusion, ou fait mine de ne pas avoir entendu. Azor se sert un verre de pinard en me gratifiant d'un clin d'œil appuyé.

— Jéromine m'a raconté. Qu'est-ce que tu crois, on ne se cache rien ! Paraît que t'as du répondant...

Je me sens devenir pivoine.

— Dis-donc, le jour où on mènera le taureau à la saillie, faudra surveiller ton système sanguin. Si tu affiches ce teint de pucelle effarouchée, ça va le rendre furieux !

Son rire sonne. Je baisse le nez sur mon bol de café. Jéromine, secourable, le houspille en me caressant les cheveux d'un geste maternel :

— Cesse de l'agacer, il ne peut pas te répondre.

Moi, je pense que si la parole m'était donnée, je ne ferais pas davantage le malin.

— C'est vrai, excuse-moi Hubert, mea culpe-t-il. Mais ces choses là sont naturelles par chez nous... on ne détourne pas le regard chaque fois qu'un lapin saute une lapine... sûr que, en ville, y a pas beaucoup de lapins !

— Eh bien, fait Jéromine, emmène-le donc voir les lapins...

— Dès que nous aurons déjeuné... Mon appétit te surprend, hein ? C'est que je suis levé depuis cinq heures du matin... et j'ai pas chômé, tu peux me croire. En attendant, tu pourrais nous décrire ton métier, j'ai jamais su exactement dans quoi tu bricolais, en ville...

— Sûrement, intervient Jéromine, qu'on y travaille moins qu'ici mais qu'on gagne davantage !

— C'est un choix. Pourtant, s'il revient, c'est qu'on y est pas si heureux que ça.

Je grogne mon approbation. Puis je brandis l'emballage confisqué à quelques charcutailles, sollicitant de la sorte de quoi procéder à ma démonstration. Jéromine comprend aussitôt :

— Tu veux du papier ? Attends, je vais t'en chercher.

Azor affiche une moue inquiète.

— Tu vas pas te mettre à écrire maintenant ?

Non, le rassuré-je. Et, comme Jéromine revient, porteuse d'un bloc-notes et d'un stylo, je décline ce dernier et prélève seulement de l'ensemble une feuille de papier que j'entreprends ensuite de plier consciencieusement après m'être aménagé un espace de travail sur la table encombrée. Un pli sur la longueur... deux plis en triangle, au bout... deux autres plis sur les côtés... Ainsi naissent les ailes... le fuselage... et la forme d'un avion classique. Jéromine et Azor observent attentivement.

Une fois achevé, je lance l'avion d'un geste ample... Il pique aussitôt du nez, s'écrase sans hésitation.

Un silence atterré s'ensuit... rompu soudain par un Azor pris d'une quinte de rire titanesque. Il se tord, soubresaute et se marre tant qu'il manque tomber de sa chaise. Jéromine, certes plus discrète, n'est pas en reste. Tous deux s'efforcent, sans y parvenir, de recouvrer la dignité qu'ils croient de mise face à mes révélations. Enfin, maîtrisant ses spasmes, le visage ruisselant de larmes, Azor claironne :

— C'est donc ça ton boulot ! Des années d'études pour...

Je freine son alacrité d'un geste autoritaire, m'empare d'une seconde feuille de papier et me met illico en peine de construire un deuxième aéroplane. Nettement remanié, celui-ci. D'abord, et afin de renforcer le nez de l'appareil, je corne la pointe vers l'intérieur, formant ainsi un losange que je plie en deux. Ensuite, je remodèle les ailes et crée une poche étroite et longue en dessous de chacune. À force de pliages, je parviens à créer un profil complètement nouveau. Ma profession : ingénieur aéronautique ! Comment néanmoins le leur traduire en langage des signes ?...

Mon prototype est fin prêt. Je le lance. Cette fois, il monte droit jusqu'au plafond, modifie sa trajectoire comme si un invisible pilote poussait le manche à balais et se stabilise à l'horizontale, entamant une courbe gracieuse avant de redescendre en douceur dans un long et paisible vol plané. Il suffit de transposer dans la réalité d'une machine motorisée les propriétés des formes aérodynamiques ainsi définies...

Mes hôtes ont suivi les évolutions de l'origami volant. Leur silence consterné me laisse conjecturer d'une parfaite incompréhension à l'égard de mon travail. Ma fierté en prend un coup. Et encore ne savent-ils pas le nombre d'heures, de jours et mois de tâtonnements dont cet avion est la synthèse... En riraient-ils seulement, ou bien cela leur paraîtrait si absurde qu'ils douteraient de ma santé mentale ?

— D'accord ! conclue Azor. Il vole mieux que le premier... Sérieusement, on te paie pour ça ?... Un conseil, évite ce genre de démonstration en dehors de la famille ou tu risques de concurrencer Dada dans l'esprit étroit des Palotins. Si on te pose la question : élude, gesticule, invente n'importe quoi, mais surtout pas de pliages et pas d'avion.

Jéromine a ramassé le prototype de papier.

— Il est beau, dit-elle. Je le garde, pour notre futur enfant...

Azor tousse, se tortille sur sa chaise. Il paraît gêné. Il se lève soudain, un peu brutalement.

— Allez, cousin, on y va ?

Je le suis tandis que Jéromine débarrasse la table. Elle a posé l'avion sur le grand vaisselier qui occupe sans vergogne un pan entier de mur.

Une fois dehors, Azor m'entraîne sur un chemin caillouteux qui contourne la maisonnette jusqu'à un baraquement en planches et grillage.

— Le poulailler, énonce-t-il... ses dépendances et, derrière, le potager. Les bêtes et le jardin, c'est le domaine de Jéromine.

Il pousse une triste porte de guingois qui grince et rechigne à la tâche, dévoilant à regret un bric-à-brac de boîtes, fioles, tubes, éprouvettes et autres appareillages que la pénombre me rend suspects. Une mince cloison nous sépare d'une volaille caquetante et malodorante.

— Voilà son laboratoire. Ici, elle sélectionne, elle croise, elle clone... les graines, les plantes, les lapins, les poulets...

Mes yeux s'accoutument à l'obscurité et je découvre sur des rayonnages surchargés une multitude d'embryons baignant dans le liquide amniotique de leurs éprouvettes.

— D'ordinaire, c'est l'affaire des généticiens... mais les spécialistes, c'est cher ! Et les manipulations de Jéromine sont admirables. Ses lapins sont exceptionnels... comme les veaux. Ah, si ça pouvait être aussi simple avec les humains !

Je perçois un relent d'amertume malgré l'ambient remugle issu de la gent emplumée. La bonne humeur constante de mon cousin semble cacher quelque désillusion profonde. Je m'interroge : pourquoi la chambre d'enfant est-elle vide ?

— Question jardinage, elle s'y entend aussi... et à plein d'autres choses...

Il m'adresse un clin d'œil complice.

— Comment tu la trouves, Jérphine ? Elle a du tempérament, non ?

Je rougis.

— Tu es plutôt coincé côté agace-frifri ! Faudra en toucher un mot à Barnabé...

Et comme la volaille avoisinante, à force de rumeur piaillarde, se mêle exagérément à la conversation, il frappe la cloison en hurlant :

— Silence, là-dedans, on ne s'entend plus !

À côté, les bruits cessent. Vite remplacés par des caquètements chuchotés et râleurs.

— Toutes ces poules mènent une sarabande !... Jérphine est la seule à savoir les mater. Sortons !

Il referme la baraque.

— Derrière, tu l'auras deviné, ce sont les poules... Plus loin, les lapins...

Sa main promène dans les airs.

— ... les tomates, les haricots, les salades... c'est encore de l'artisanat, mais c'est meilleur que la culture hydroponique... Sans doute ne suis-je qu'une vieille bourrique insensible au progrès scientifique. Quoiqu'il en soit, ceci est le royaume de Jérphine. Allons voir les prés...

Il part d'un bon pas dans les allées damées du potager. Nous traversons des alignements de légumes, obèses à mon sens de citoyen, avant d'enjamber la fragile clôture de fil de fer qui nous sépare de quatre vaches paissant paisiblement dans un champ d'herbe grasse que cela en est écœurant... sauf pour ces animaux qui en festoient naturellement. Elles s'approchent, peu farouches, à la notre.

— Mes vaches, présente Azor.

La première vient lui lécher les mains. Il déclame alors :

— Si tu veux que ta vache donne du lait, il faut lui parler, la caresser avant de la traire ; et pour la femme, c'est pareil, il faut d'abord connaître ses sentiments... C'est une sentence Vodaabé que m'a apprise le curé... Il a beaucoup voyagé, Trinquetaille... Ça me fait penser que je dois aller le voir, ce saint homme.

Une rousse plantureuse vient lui tirailler les pantalons.

— Elodie !... Elle est gourmande comme c'est pas permis, elle cherche si j'ai pas une gâterie dans mes poches. L'autre, la blonde pâlichonne, elle sort d'une scarlatine... pauvrette ! Tu l'aurais vu la semaine dernière, elle était pas brillante.

Quelques grosses claques amicales plus tard, sur ces énormes bêtes qui m'impressionnent quand même un peu... manque d'habitude... nous accomplissons un savant demi-tour. De la sorte, étant parfaitement orientés, nous repartons en sens inverse.

— Allons voir le reste, m'invite Azor.

Nous revenons sur nos pas, délaissions sciemment la maison pour embarquer dans la Torpédo, non sans avoir au préalable redéfini les conditions de mon séjour. Azor tentant de me rendre les clefs acceptées la veille sous la menace, je persiste et l'exhorte à conduire ma voiture dès à présent. Je tiens donc le rôle du passager, et cela fait rire le pilote automatique qui s' imagine sans doute que je vais grossir comme lui. Je l'ignore superbement et nous démarrons.

*

Au début nous traversons les vignes. Plusieurs hectares.

— La vigne, c'est mon bien le plus précieux... il faut dire que j'ai de bons coteaux, qui rapportent... mais c'est du boulot ! Et là, sur les hauteurs, tu vois ces châtaigniers ? Dans un mois, il y aura des cèpes à ne plus savoir qu'en faire. Et les champignons, ça pousse tout seul !

Ensuite, les chemins de traverse nous transportent d'un champ à l'autre : maïs, pommes de terre, melons... des ruches aussi, une bonne cinquantaine.

— En cette saison, on récolte les melons... ça donne plein pot, les melons...

Plusieurs kilomètres encore, et nous nous sommes arrêtés car le pilote automatique était malade. Ces routes chaotiques lui retournent l'estomac. Il est sorti prendre l'air tandis que nous l'attendons dans la voiture garée en bordure d'une colline en friches, à l'aspect sauvage.

— Mes terres finissent ici, à Mogok.

J'émet un sifflement admiratif, ou ce qui s'en rapproche le plus avec mes faibles moyens.

— Oui, ça fait beaucoup... Pourtant, ne t'y méprends pas, ça fait surtout beaucoup d'investissement... et beaucoup de besogne. Quant au bénéfice, il est rarement en rapport avec la surface travaillée. La terre, ça eut payé... mais ça paye plus !

Azor dissimule mal une soudaine nervosité. J'en impute de prime abord la faute au pilote qui vomit bruyamment à peu de distance, mais la source de son malaise me paraît plutôt provenir de la colline qu'il nomme Mogok. Il l'évite soigneusement du regard et, lorsque par mégarde, ses yeux viennent à s'y poser, il tressaille comme au contact d'une flamme. Cette réaction attise ma curiosité. J'observe donc attentivement les lieux, pensant y découvrir l'origine de son trouble et, de ce fait, ne prête plus qu'une oreille distraite au discours de mon cousin. Ce que voyant bientôt, icelui me rend la dite oreille, devenue inutile. Il se réfugie dans un silence renfrogné avant de le rompre d'un ton sourd :

— J'évite de cultiver aux environs de Mogok... Mogok porte malheur... cette colline est taboue, on ne doit pas la travailler, ni seulement y poser le pied.

Prévenant ma question informulée, il poursuit :

— Ne me demande pas pourquoi, ne me demande pas comment, c'est ainsi depuis toujours. Mogok doit rester vierge, voilà !

Le pilote est de retour. Il se coule sur le siège arrière et ce moment de distraction permet à mon cousin de discrètement détourner la conversation.

— Tu aimes toujours la pêche ?... Moi, je n'ai plus le temps. Sans compter les crocodiles... ça devient dangereux... et il y a beaucoup moins de poisson, forcément. Faut attendre l'hiver, on les rentre parce qu'ils craignent le froid... Les crocodiles, pas les poissons !... Il s'en échappe toujours quelques uns, certes, mais ceux-là hivernent... Faut pourtant se méfier, on sait jamais.

Je lorgne toujours la colline.

— Mon passe-temps favori maintenant, c'est le billard... le soir après le boulot au village avec les copains...

Brusquement, et dans l'intention certaine de me soustraire à ma fascination :

— Et si on allait voir Dada !

Il a déjà démarré. Le pilote se roule en boule en gémissant, et nous voilà repartis sur les petites routes désertes.

*

Les circonvolutions vagabondes et chaotiques de l'aller devenues inutiles, quelques minutes à peine suffisent à rejoindre le village par des voies carrossables. Nous le contournons jusqu'à emprunter, en nous promettant de le rendre à son propriétaire dès que possible, un nouveau chemin de terre. J'aperçois déjà, pointant fièrement vers le ciel limpide, la pyramide de Dada. C'est un formidable monument, une pyramide à degrés. Quatre ! Et vingt mètres de hauteur ! Chaque degré est planté de colonnes biscornues, d'arches tourmentées qui s'élèvent en dépit et à l'encontre des lois orthodoxes de l'attraction terrestre. Un édifice insolite et grandiose qui s'impose pourtant à l'esprit, comme si nulle part ailleurs, sur nul autre terreau, n'aurait pu surgir cette architecture hallucinée. Le saisissement m'en laisserait muet... si je ne l'étais déjà.

Un étrange parking... est-ce un parking ? entoure le monument d'un vaste damier noir et blanc. Il est parsemé de sculptures aux allures vaguement animales, voire humaines. D'entre ces colosses torturés surgit un être vivant porteur de l'uniforme bleu nuit des facteurs ruraux. Il est maigre, porte maladroitement une moustache en guidon de vélo, et arbore sur sa poitrine étroite une panoplie variée de médailles clinquantes.

— C'est Dada, me renseigne Azor, dit Jièfe, un raccourci de Joseph Ferdinand beaucoup trop long...

Azor gare la voiture près d'un cheval de pierre efflanqué dont l'ombre démesurée exagère encore les formes décharnées. Nous sortons et je contourne avec méfiance cette ombre famélique qui tend vers moi ses membres avides. Le facteur nous aborde dans un joli tintinnablement de ses décorations.

— Azor, quelle surprise ! Je ne connaissais pas cette voiture... je me disais : tiens, les touristes sont matinaux aujourd'hui.

— Bonjour, Jièfe. Je te croyais à l'écart de l'agitation estivale...

— Nul n'est à l'abri des touristes. Une curiosité insatiable les habite, curiosité stupide et malsaine dont le sens esthétique est absent. Des ignares !...

— Je t'emmène Hubert, mon cousin. Il revient au pays. Tu te souviens de Hubert ?

— Je me souviens parfaitement de lui. Et je sais aussi son retour. Tu oublies que je suis facteur. Je ne prends pas toujours grand soin du courrier, je l'avoue... mais je fais en sorte de ne perdre que les mauvaises nouvelles. Evidemment, ça m'oblige à en lire l'intégralité... c'est un travail énorme ! Parfois, je suis tenté de renoncer, de tout distribuer... bêtement, sans tri, sans sélection ni coupe... Je ne peux pas ! Jamais ma conscience professionnelle ne me laisse en repos...

Je me sens honteux à l'idée que Dada a lu mes écrits peu amènes à son endroit.

— Qu'est-ce qu'il a ton cousin ? s'étonne le facteur.

— Oh ! Ce n'est rien. Il prend souvent cette couleur rouge brique... il ne veut pas voir Barnabé.

— Ça le regarde. Par contre, je suppose qu'il est venu voir la pyramide. Ça tombe bien, c'est jour de lune montante. Suivez-moi... toi aussi, Azor, tu profiteras de la visite... il est si rare qu'un indigène daigne s'intéresser à autre chose qu'à ses patates...

Azor hausse les épaules. Fataliste, il emboîte le pas de Dada, à senestre. Je m'assemble à l'identique du côté libre et, de la sorte abouchés, nous entamons un parcours échiquéen des plus fantaisiste et sportif, qualifié d'initiatique par notre guide. Ainsi contournons-nous par sept fois consécutives la pyramide, sur deux pieds d'abord, à cloche-pied ensuite, puis sur les genoux, sur les fesses, en brasse-papillon, en rampant et enfin sur les mains. Il faut, dans le même temps et impérativement, sauter certaines cases, caracoler autour des sculptures féminines dans le sens des aiguilles d'une montre et en sens inverse autour des autres, reculer, avancer, sautiller, tirer la langue, loucher, lever les bras ou encore se pincer le nez, les fesses, cligner de l'œil, pencher la tête...

Un curieux ballet durant lequel Dada n'a de cesse de marmonner une longue litanie dont je ne perçois que quelques bribes hermétiques :

*« Pour deux sauts de puce
 Picpus, Picpus
 Un saut de géant
 Ran-tan-plan
 Quand un facteur s'envole
 Pa-ta-fiole
 C'est qu'il est trop léger
 Pour marcher sur ses pieds... ¹ »*

À la fin, épuisés mais étrangement bienheureux, nous voici face à l'ouverture, invisible jusqu'alors, d'un couloir ténébreux qui pénètre dans les profondeurs de la pyramide.

Dada, pas le moins du monde essoufflé, commente :

— Seul le chemin sacré conduit à la porte ! Le sanctuaire ne s'ouvre qu'à l'initié, celui qui sait exprimer le Chiffre de l'Achèvement en accord avec les soixante douze génies de la table cabalistique qui l'influenceront en ce jour, en cette heure et en ce lieu. J'ai tenu à ce que vous me suiviez pas à pas, car la longueur de ce dernier doit être constante et conforme au Nombre d'Or de nos trois individus.

Les yeux d'Azor s'écarquillent démesurément. Feint-il de s'intéresser, cherche-t-il vraiment à comprendre ? Il interroge :

— C'est quoi le chiffre de l'achèvement ?

— C'est celui qui, multiplié par un chiffre quelconque, donne toujours Neuf quand on totalise les éléments du résultat obtenu.

Je devine dans le regard de mon cousin un incommensurable accablement. Dada, que la passion transcende, poursuit :

— La pyramide mesure vingt quatre mètres trente trois de hauteur, trente sept mètres quatre vingt trois de côté à sa base. Son canal d'entrée, ici devant sur la face nord, est pointé sur l'étoile polaire. Ses proportions numériques mettent en jeu simultanément le scrupuleux respect de la Section d'Or et celui d'une mesure astronomique précise du temps. On y retrouve le nombre π que l'on croyait perdu, le calcul exact de la durée d'une année lunaire, du rayon et du poids de la Terre égouttée et sans sel, la loi de précession des équinoxes, la valeur du degré de parenté. De plus, son périmètre, traduit en coudées sacrées, divisé par le carré de la distance, en pas, qui sépare la pyramide de l'angle ouest de l'église de Palot, donne l'âge exact du Capitaine...

Azor se gratte consciencieusement le sommet du crâne. Il ne sait plus comment sortir de ce pétrin.

— À l'intérieur de cette pyramide, en un point précis qui est son centre de gravité, la substance vivante ne s'y nécrose pas...

Azor émet un toussotement si peu authentique que Dada, pourtant au sommet de sa ferveur mystique, ne peut ignorer. Il ménage un petit silence offensé avant de constater :

— Ça ne te passionne pas, mon bon Azor !

— Euh ! C'est que j'ai du travail...

— Oui, je sais, les pommes de terre...

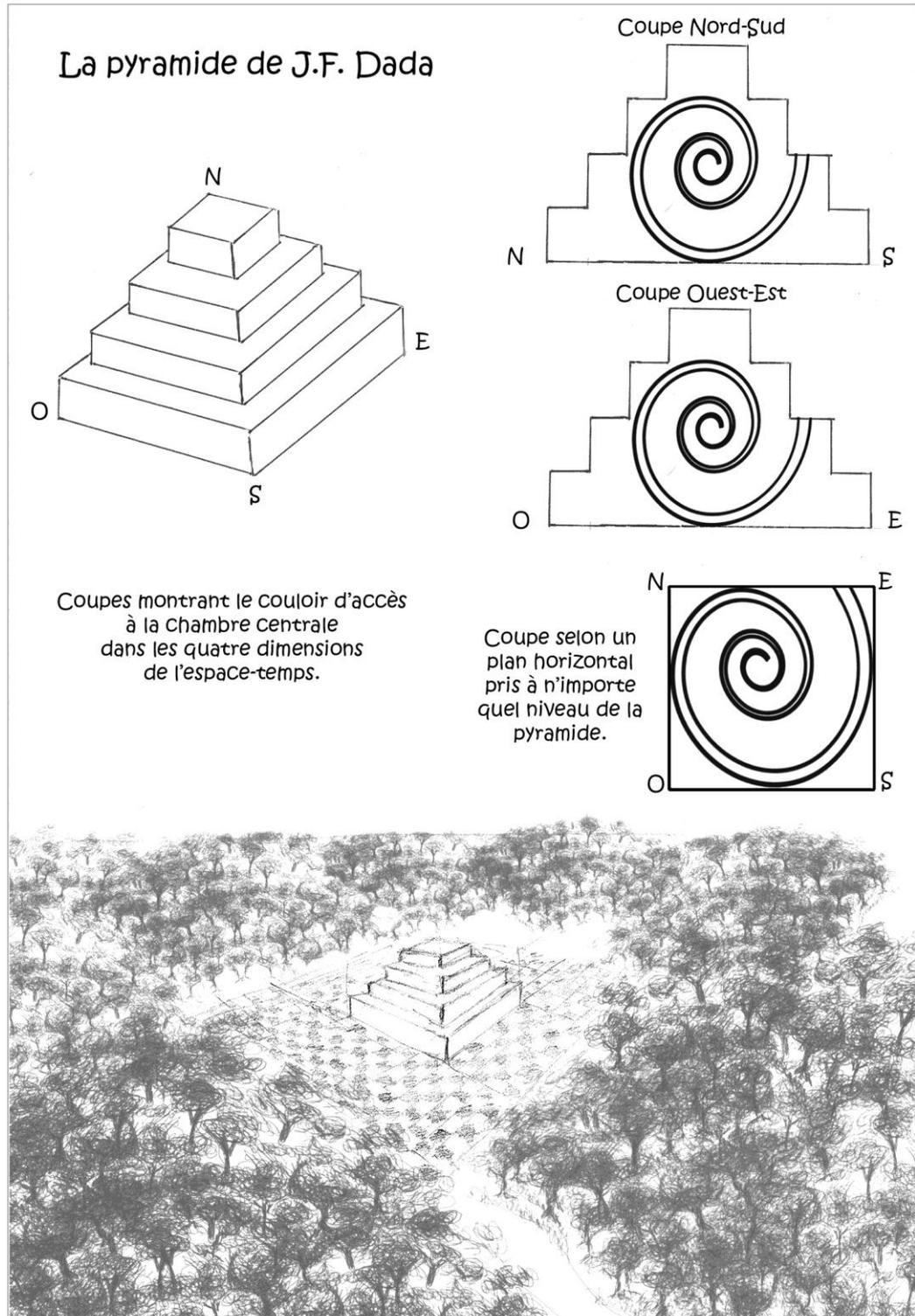
¹ « Quand un facteur s'envole », Charles Trenet, Editions Salabert, 1939.

— Non, Jièfe, les melons. En ce moment, c'est les melons.

Dada soupire.

— Ah, oui ! Les melons... eh bien, retourne à tes melons. Laisse-moi avec ton cousin, lui au moins est attentif.

Azor me lance un regard plein de désarroi. Je le lui renvoie débarrassé de ses doutes et culpabilité.



— La voiture ?... s'enquiert-il.

Je rentrerai à pied, mimé-je. En coupant à travers champs, il ne me faudra guère plus qu'un quart d'heure.

— En coupant à travers champs, me confirme Azor, tu en as pour un quart d'heure. Tu n'as pas oublié les chemins de notre enfance ?

Je le rassure d'un sourire, et il s'en va, non sans avoir au préalable posé un œil noir sur la pyramide et ses génies de pierre. Il n'a pas l'air mécontent de quitter les lieux.

Dada soupire à nouveau.

— Ils sont tous pareils ! Parfois, j'ai l'impression de prêcher dans le désert. Très franchement, il vaut mieux qu'il parte... je parlerai plus librement avec toi, Hubert... tu es curieux et libre de ton temps... Viens !

L'entrée de la pyramide s'impose. Dada me tend une lampe avare de lumière juste avant que nous nous engouffrions, légèrement courbés, dans le boyau étroit, sombre et pentu. Lui, complètement illuminé, n'a pas besoin de torche.

Tout cheminant, enfonçant et souterrant, le facteur commente :

— Les variations du champ magnétique terrestre produisent, par effet d'induction sur le sous-sol conducteur, des courants que l'on nomme Courants Telluriques... Lorsqu'un Courant Tellurique, formant un champ électrique horizontal à la surface du sol, rencontre un champ magnétique formé par le rayonnement cosmique tombant à la verticale, il se produit à l'aplomb du croisement une onde très puissante, excessivement dangereuse...

Après une descente rapide, un court replat précède une inclinaison inverse, soit, géométriquement : une montée. Dada a marqué le pas, le temps de se retourner et juger de mon état de réceptivité. Celui-ci doit lui paraître satisfaisant car il poursuit... sa route et son discours.

— Comprend bien : la Force tellurique fuse du centre de la Terre et tend à s'échapper dans la stratosphère ; la Force Cosmique vient du Cosmos, et bombarde constamment la Force Tellurique pour la neutraliser. Si l'équilibre est brisé, il y a rupture des Forces Compensées, et alors...

Silence dramatique... à peine émoussé par le raclement ténu de nos semelles sur la roche. Soudain, le décor change, nous pénétrons dans un caveau dont la hauteur permet à nos corps jusqu'à présent voûtés de se redresser enfin.

— Voilà pourquoi j'entrepris, il y a maintenant un peu plus de trente années, mon grand œuvre architectural... Afin de réguler l'affrontement de ces deux forces antagonistes.

Il s'assied en tailleur à même le sol, dans cette chambre vide qui semble être le terme de notre exploration.

— Ici se croisent les forces du Ciel et de la Terre. Ici se trouve le Centre du Monde !

Sa voix roule comme le tonnerre dans le haut plafond et je mesure, au pif parce que je n'ai pas de mètre-ruban sur moi, la pleine ampleur de ses paroles. J'en suis abasourdi.

— Je voulais que tu vois et comprennes ces révélations, Hubert... car tu n'es pas comme les autres, tu es différent. Palot est le Centre du Monde, et j'ai beau le leur claironner depuis des lustres, ils s'en fichent et s'en contrefichent ! Mais toi... on t'écouterà...

Peu convaincu, j'argue par signes de mon infirmité. Il ne s'en émeut pas.

— « On est plus attentif au silence de la carpe qu’au bavardage incessant de la pie »... c’est écrit dans la pyramide. Il est écrit également : « au retour de la comète, l’homme du passé vainqueur de l’ombre et du silence rendra à Palot son trésor caché »...

Ce qui ne me convainc pas davantage. Et même, le monologue prend une tournure qui me plonge dans une perplexité grandissante. J’envie Azor qui a pu se défilier à temps.

— Nul n’échappe à son destin, Hubert. Je pourrais t’en dire encore beaucoup, car la pyramide recèle d’autres secrets... des sentences et des prédictions que moi-même, son propre concepteur, je ne pénètre pas toujours... Tu en as suffisamment appris aujourd’hui... il te faut y réfléchir... comprendre... assimiler. Va, tu peux partir maintenant. Laisse-moi méditer dans le silence du cénotaphe.

J’obtempère, trop heureux de m’esbigner. Dada ferme déjà les yeux. Il adopte la position du Lotus Cavernicole tandis que je me retire sur la pointe des pieds.

Un peu plus tard, je gambade entre les sculptures torturées du loufoque facteur, quoiqu’au demeurant un fort brave homme. Je reprends allégrement le chemin emprunté à l’aller et précédemment rendu par mon honnête cousin. Plus loin, je délaisse la Départementale. Épris de liberté, j’étrenne ma nouvelle vie, je fais mon baptême de l’évasion et m’aventure dans la jungle des jeunes pampres où l’on devine déjà l’abondance de la récolte future.

Au loin, la colline de Mogok...

L’interdit est un bonbon suave dans son écrin scellé, une confiture sur la plus haute étagère, le chou à la crème du diabétique, un jouet merveilleux dans la vitrine, la femme adorable de l’ami d’enfance, l’espoir d’un jour meilleur, l’inconnu derrière un rideau d’obscurantisme. L’interdit étincelle de feux multicolores, il est le piment de la vie, la fleur du mal, l’arme des seigneurs, le hochet à tempêtes des prêtres, une épreuve à l’usage exclusif des saints, un épouvantail à crétins mous, l’enclos barbelé des peuples opprimés. L’interdit nuit gravement à la santé. Au nom de tous les curieux, irrévérencieux, aventuriers et rebelles, je glorifie Ève et son effronterie, je demande sa réhabilitation... que dis-je, sa béatification, moi, Hubert Japouille, son arrière petit fils à la puissance n... et d’ailleurs, une pomme, c’est fait pour être croqué.

Au loin, donc, la colline de Mogok, bête mamelon dont le seul attrait est d’être... interdit ! J’ai bien tenté l’indifférence. Cependant le jeu agaçant du soleil sur son sommet monolithique m’a laissé peu de chances de l’ignorer. Fatalement, j’ai pris la route de Mogok.



J’ai mal aux pieds. Mes chaussures de ville sont mal adaptées aux rustiques chemins. J’ai manqué cent fois me casser la figure et je me tords la cheville chaque dix mètres. C’est à ce moment, au détour d’un buisson, qu’apparaît un chien jaune. Il aboie. Parce qu’un chien se doit, par principe, d’apostropher un inconnu en aboyant s’il veut être pris au sérieux. Moi, préoccupé au maintien de mon bon équilibre, dédaigne sa prestation. Sans doute cela le surprend-il, coutumier de réactions plus contrastées. Il se tait, dresse une oreille dubitative et s’approche prudemment. Il me renifle en détail. Mon odeur a l’heur de lui seoir, il remue la queue. Pour la peine, je m’autorise à lui gratouiller le sommet du crâne. Déconcerté, il m’aborde sans plus de cérémonie.

— Drôle de particulier... bellement vêtu, citadin mais peu craintif... qui odore localement en dédaignant cependant les mœurs autochtones toujours prodigues en coups de pieds au cul... bizarre, bizarre...

La brave bête aspire à un commentaire que, faute de pouvoir exprimer, j'élude. Aussi, dans un soucis de bonne entente, je gratifie d'une nouvelle caresse ce bon corniaud haut sur pattes, à l'œil vif et le poil jaune en pétard, digne représentant de l'engeance canine provinciale.

— Il doit s'agir d'un simple d'esprit ! conclue-t-il en remuant néanmoins la queue.

Je reprends ma route. Lui s'indigne, se jugeant sitôt délaissé.

— Holà ! Et où va-t-il donc ce grand primate si pressé ?

Je montre la colline, sans ralentir.

— Mogok ! s'exclame-t-il. Ce bonhomme est vraiment étonnant. Il a du touriste certain aspect quoiqu'il n'en exhale pas la fragrance... il pourrait ressembler aux grands dadais de par ici mais n'en possède pas les façons rustiques... et surtout : personne ne s'intéressa jamais à Mogok, indigènes et touristes confondus. C'est donc bel et bien un nigaud !

Embrouillé dans ses cogitations, il me talonne de près.

— Hé, l'homme ! Tu ne vois rien d'inconvenant à ce que je fasse un bout de chemin avec toi ?

Je l'invite du geste à m'accompagner s'il le désire.

— Pas bavard, l'original !

Entièrement à mon dessein, absorbé par la conquête de la colline interdite, je n'oppose aucune pantomime visant à clarifier la situation. Je ne l'entends pas se perdre en conjonctures. Mogok m'appelle.

*

C'est ainsi, le chien jaune ronchonnant sur mes talons que je parviens au pied de Mogok. La colline n'est qu'un enchevêtrement de broussailles, de ronces et d'épineux. Nul sentier ne semble la pénétrer et, de fait, personne n'y vient jamais.

— Ah, ah ! ricane le chien. Et maintenant, quoi ? On crève d'envie de grimper là haut et on ne sait pas comment... Heureusement, je suis là !

Je lui décoche un œil soupçonneux.

— Point de chemin à taille humaine, hélas... mais il existe des sentes, d'affreuses pistes grossières forées par le cuir épais de quelques bêtes rustiques... Suis-moi, si tu le peux...

Il s'élançe truffe en avant, escalade un monticule, gratte, fouine et farfouille, s'enfonce déjà dans la barrière végétale. J'hésite. Sa voix me parvient, étouffée, par delà le fourré :

— Allez, viens... courage !

Je me décide avant qu'elle ne défaille totalement. Deux muets dans cette histoire, ça ferait beaucoup. Je fonce tête baissée dans l'étroite trouée ouverte par le chien et me force un passage au travers des millions d'épines qui m'égratignent le visage et les mains. L'animal progresse lentement. Je le suis, à quatre pattes comme lui, et gravis ainsi les premiers mètres encerclé d'une végétation dense et hostile... les remparts de Mogok.

— Ce qu'il faut pas faire dans une vie de chien ! bougonne-t-il de sa voix pleine recouverte. Ne crois pas que j'agisse par sympathie... Bon ! peut-être un peu... J'espère surtout comprendre ce qui t'attire sur ce tertre désolé.

S'il savait... je n'en ai pas la moindre idée ! Je ne suis du reste pas loin de regretter mon incursion : il se fait tard, je suis griffé, écorché, déchiré, balaféré, empalé et je crains de ne rien découvrir d'exceptionnel sur cette butte inamicale. Et enfin, s'il prend à

mon guide l'idée de me fausser compagnie, je risque de me fourvoyer longtemps dans ce labyrinthe infernal.

— Dis-donc, l'homme, j'ai oublié de te dire... si on rencontre un sanglier, faut pas compter sur moi pour en découdre. C'est chacun ses miches, je préfère t'en aviser ... j'ai assez pris d'horions dans ma vie de clébard...

Je réprime mal un certain malaise.

— Quoi ! Tu as peur des sangliers ?... Pas de panique, faut pas se trouver sur leur chemin, c'est simple.

C'est simple si le chemin est assez large ! Je redresse mon corps ficelé à mille lianes crochues. Je ne distingue malheureusement rien de plus qu'un grand désordre végétal. Impossible d'évaluer les distances dans cette jungle. Envahi d'une immense lassitude, je laisse malgré la douleur mes fesses choir dans les ronces. Le chien, un instant perdu de vue, revient vers moi, plein de sollicitude.

— Si je savais ce que tu cherches, ce serait plus facile...

Je lève les mains en signe d'impuissance.

— Encore un effort. Passé la barrière épineuse, le sommet de Mogok est un site de villégiature...

Résigné, je repars sur les traces de l'animal à l'assaut du mont hostile... Ai-je le choix ?

— Un fada ! l'entends-je souffler devant moi.

C'est en diables ébouriffés que nous surgissons un peu plus tard sur une esplanade de terre grise, compacte et durcie par le soleil. Une belle falaise de couleur plus foncée surplombe l'esplanade. Le décor semi-désertique me surprend, car invisible de la route, en bas. Rien pourtant ne justifie l'attitude apeurée de mon cousin.

— Nous ne sommes plus très loin du sommet, m'informe le chien. Il faut encore contourner la falaise...

Dans l'état d'épuisement où je me trouve, peux me chaux désormais de grimper là haut. J'observe le paysage, bribes de plaine visibles entre les branches des arbres clairsemés ici. J'ai la surprise de découvrir la petite maison d'Azor et m'étonne de sa proximité... les distances paraissent tellement plus importantes au ras du sol. Je distingue très bien la voiture garée devant. Azor est déjà rentré... je dois rentrer aussi, bredouille ! Qu'espérais-je donc trouver ?

Le chien, me voyant accomplir un demi-tour, renâcle.

— Sitôt rendu, M'ôssieur s'empresse de redescendre. Jamais contents ces humains !

Comme je le considère amicalement, conscient de ce que mon comportement peut lui paraître versatile, un éclat rouge intense attire mon attention entre ses pattes. Je m'élance aussitôt, animé d'un vif intérêt. Lui, me croyant porté de mauvaises intentions, opère sans anesthésie une brusque reculade.

— Eh, du calme ! Je pensais pas à mal...

À mains nues, je fouisse la terre grise. J'en extrais rapidement un petit caillou rougeâtre et sale. Il roule et tourne dans ma paume. Pourtant le chatoiement intercepté une seconde auparavant ne se manifeste plus. Je glisse machinalement la chose dans ma poche et rassérène le chien d'une gentille tape. Il ne dit mot, mais je perçois quels doutes lui inspirent mes extravagances. À coup sûr, il me tient définitivement pour cinglé.

Il est tard. Là bas, au loin, une petite maison m'attend, avec son intérieur douillet, son repas mijoté, ses gens chaleureux. Nous redescendons.

Déjà, le soir tombe, le jour gît.